



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISSANT LE SAMEDI

A. CHÉRANCÉ

Gérant responsable.

AU LECTEUR

Pas de profession de foi, mais dix lignes de programme :

L'argot, ce français de l'avenir, exprime par le verbe *raser* l'action de railler et de critiquer en même temps.

Le *Rasoir*, en langue verte, est donc l'instrument de cette critique combinée avec la raillerie. Le *Don Quichotte*, de Cervantès, et le *Pantagruel*, de Rabelais, sont les deux plus formidables coups de *rasoir* qui aient été donnés à l'humanité.

Si notre titre est un mot d'argot, nous tâcherons de nous le faire pardonner en mettant de la bonne marchandise sous le couvert de ce pavillon.

Depuis deux ou trois ans, il a paru à Lyon une catégorie d'écrivassiers qui semblent s'être donné pour mission de faire la leçon à leurs contemporains. C'est contre cette sorte de vermine littéraire que nous organisons aujourd'hui une battue en règle, à laquelle nous convions tous les honnêtes gens.

Pour ces insulteurs et ces diffamateurs nous n'aurons pas de ménagements : nous les *raserons* fort et ferme, nous oublierons souvent de mettre du savon, et il nous arrivera peut-être même d'enlever parfois un peu la peau.

Dans tout autre genre de critique, nous ferons en sorte d'être gens du monde : nous *raserons* d'une main délicate, et, quand notre outil sera un peu ébréché, nous emprunterons un *cuir* à M. Denis Brack (1).

(1) M. Denis Brack en a parsemé son premier numéro de l'*Excommunié* d'une variété si complète qu'on est tenté de croire qu'il ne demeure plus *Grande-Rue de Cuire*, 77, mais bien *rue des 77 grands cuirs*.

A ceux qui veulent la grandeur et la tranquillité du pays, aux hommes honnêtes, respect et dévouement ; à nos confrères en journalisme qui se sont donné pour but d'éclairer et de moraliser, sympathie et affection ; aux ambitieux qui espèrent pêcher en eau trouble, aux brouillons qui veulent qu'on s'occupe de leur mince personnalité, à ces pygmées rageurs qui coiffent un bonnet rouge pour mieux attirer les regards, aux casseurs de bancs nocturnes, aux démolisseurs, aux sots, aux perfides, aux orgueilleux, à tous ceux qui auront besoin d'un coup de peigne..... rasoir !

LA RÉDACTION.

UN ENFONCEUR DE PORTES OUVERTES

Denis Brack est le capucin
De la libre..... glotonnerie.
On dit que, le Vendredi-Saint,
Sa propagande a fait furie.
Mais, enfants du Dieu carnaval,
Du cervelas dignes apôtres,
Puisqu'il vous faut de l'animal,
Mangez-vous donc les uns les autres.

M. Denis Brack, ex-rédacteur du *Refusé* et de l'*Avant-Garde* (c'est beaucoup dire), s'est attribué la tâche glorieuse de marcher à la tête de la civilisation lyonnaise. Ce n'est pas là une chose bien facile, me direz-vous. — Non, sans doute ; mais, quand on a du tempérament et de l'esprit, on se tire aisément d'affaire.

M. Denis Brack s'est donc demandé ce qu'il y avait de mieux à faire pour marcher à la tête de la civilisation. Sa vive imagination n'a pas tardé à le servir en lui conseillant de manger du veau froid et de la salade le Vendredi-Saint.

Puisqu'il y a des sots qui ont depuis longtemps pris l'habitude de ne manger ce jour-là, que des

pois chiches, il est bien évident que les gens d'esprit qui choisissent ce jour pour manger du rôti, ouvrent par cela même une voie nouvelle et marchent à la tête de la civilisation.

La mémorable manifestation organisée le 26 mars dernier ayant fait rire même les imbéciles (le sentiment de la bonne confraternité est si peu développé chez ces gens-là), j'avais d'autant plus l'intention d'en rester à mou dédaigneux haussement d'épaules que je ne voyais plus guère là une question d'actualité ; mais le nouvel organe de publicité de M. Denis Brack, l'*Excommunié*, s'étant montré disposé à revenir sur ce fameux banquet, je crois devoir prendre rang dans la discussion.

Donc, M. Denis Brack s'étant donné libéralement la mission de singer, à Lyon, les grimaces de Sainte-Beuve, le libre saucissonnier parisien, 197 individus mâles et femelles, soit disant libres-penseurs, accoururent à sa voix, dans les salons de M. Bonnefond, rue Duguesclin, aux Brotteaux. On avait eu d'abord l'intention de ne manger que de la viande, de supprimer le pain, aliment non gras, pour le remplacer par du pâté froid, puis de servir comme dessert du fromage de cochon, des dragées à l'extrait de Liebig et des bonbons à la Musculine Guichon ; mais tout compte fait, on eut peur de dépasser les 3 francs réglementaires, et l'on introduisit des réformes sur la carte.

La proposition de supprimer le vin, boisson maigre, et de le remplacer par du consommé de jarret de veau, souleva des protestations énergiques, et un de ses intéressés enterra définitivement la question par cette simple, mais élégante phrase, adressée à l'auteur de la motion : Tais ta gueule !

On se mit à table, et alors commença le combat des voraces contre les coriaces.

Tout alla assez bien jusqu'au dessert, mais alors il arriva que quelques libres-penseurs s'aperçurent que leur soif avait résisté au strict arrosage qui figurait au programme. On fit venir des litres d'extra ; un certain nombre de convives, entre autres

quatre dames, demandèrent plusieurs quarts de la blanche et d'eau d'arquebuse.

A 8 heures on pensait très-librement, on parlait plus librement encore.

A 8 heures 1/2, on se tutoyait énormément, on se tapait sur le ventre entre sexe différents, et bien des mains avaient disparu sous la table.

A 8 heures 3/4, certains libres-penseurs pleuraient dans les verres de certaines libres-penseuses, qui, elles, le bonnet de travers et posé à la chien, se mouchaient avec les mouchoirs de leurs voisins. Le mot de Cambronne et ses dérivés couraient de rang en rang : la statistique prétend qu'il n'y a été prononcé que 1228 fois, 6 fois environ par convive.

Sur les 9 heures 1/2, il y eut débandade à peu près complète. Plusieurs maris perdirent leur femme, plusieurs femmes perdirent leur mari ; plusieurs amants perdirent leur maîtresse et réciproquement. Peyrouton, Ducasse, Budaille et autres ganaches de même acabit eussent été contents : on appliquait largement les doctrines communistes.

Durant plus d'une heure, le quartier retentit de voix avinées, beuglant à tue-tête la chanson à la mode :

Et ! bonjour, ma charmante Rosalie.

Une citoyenne, décrivant des S majuscules fut suivie par des moutards qui chantaient d'un air narquois :

C'est le veau et la salade
Qui ont fait mal à cette enfant.

La fille que je vous ramène
Est dans un bien triste état.

Etc... etc...

On dit que les toasts avaient été écoutés religieusement par une assistance *émue* et *recueillie*. Pour *émue*, l'assistance était *émue*. Quant à être *recueillie*, c'est surtout sur les minuit qu'elle l'a été.... dans les ruisseaux, par les sergents de ville.

Pendant que tous ces faits avaient lieu, pendant que les soi-disant libres-penseurs protestaient à trois francs par tête, mangeaient de la vache phthisique et du saucisson d'âne enveloppé dans de la baudruche résultant de ballons d'enfants mis à la réforme, d'autres repas, mais des repas bien maigres, avaient lieu par la ville de Lyon. Les catholiques, esclaves des rigoureuses lois de l'Eglise, se tordaient dans les austérités. J'en ai vu quelques-uns qui se sont mortifiés à tel point qu'on ne voyait figurer sur la carte de leur repas que les mets suivants :

Huitres.
Crevettes.
Laitances de carpes.
Truffes, pois, haricots et asperges de primeurs.
Turbot à la hollandaise.
Sole normande.
Fraises.

Et les maigres vins que voici :

Beaujolais.
Madère.
Bordeaux.
Champagne.
Constance.
Marsala.
Château-Margaux.

J'en passe et des plus mauvais.

Mon Dieu ! que les catholiques sont donc sots de se mortifier ainsi.

Les libres-penseurs, tels que M. Denis Brack, ont bien raison de protester contre de pareilles absurdités, et leur protestation fait bien voir qu'ils ont monopolisé à leur bénéfice tout l'esprit que Dieu a laissé à notre pauvre humanité.

A leur place, moi, je protesterais encore bien plus que cela !

Ainsi, tenez :

Le jour de Pâques les catholiques font gras, très-gras, en souvenir de la résurrection du Christ ? — Eh bien ! ce jour-là, moi, libre-penseur, je ne mangerais que des anchois, du fromage blanc et de l'oseille.

Pendant leur pâque, à eux, les juifs mangent du pain sans levain !

— Moi, je mangerais du pain moisi ; cela les ferait pester.

Ils jeûnent, ils font abstinence : moi, je ferais la noce, je me flanquerais une indigestion. Tenez, je serais capable de conseiller à tous les libres-penseurs de s'enivrer, si un pareil conseil n'était pas un pléonasme.

Pour le Vendredi-Saint de l'année prochaine, je demande un banquet complet, auxquels seront conviés M. Raspail, M. Bancel, M. Frédéric Morin, M. Peyrouton, M. Denis Brack, M^{me} Denis Brack et les petits Denis Brack, M^{me} Paule Minck, M^{me} Désiré, les vivandières des réunions publiques de Paris, M^{me} Barbet, la vivandière du Congrès de Berne ; les treize garibaldiennes du *Progrès*, en un mot tous ceux et celles qui marchent à la tête de la civilisation.

Il y aurait du veau froid pour les catholiques, du saindoux pour les brahmistes, du vin pour les musulmans et du petit salé pour les israélites.

Enfin, pour ceux des protestants qui marchent à la tête de la civilisation avec M. Frédéric Morin, auteur d'un volume mystique intitulé : *Saint François d'Assises et les Franciscaïns*, avec M. Raspail, M. Bancel, M. Peyrouton, M. Denis Brack, M^{me} Denis Brack, les petits Denis Brack, etc..., etc..., je demande que le banquet ait lieu à Londres, à Edimbourg, à Stockholm, ou à Genève, au choix, pendant les offices, ayant entendu dire que dans ces villes de libres-penseurs les protestants, qui mangent de la viande le Vendredi-Saint, sont assez bégueules pour refuser absolument de manger pendant les offices.

Ce banquet laissera bien loin derrière lui le petit banquet de M. Denis Brack, qui ne pouvait vexer que les catholiques ; il vexera les catholiques, les brahmistes, les musulmans, les israélites et les protestants. Il sera la perfection du genre. De la sorte, la victoire de la liberté de conscience sera universelle, puisqu'il n'y aura pas une religion du monde civilisé qui n'y soit insultée.

Eh bien ! croyez-vous qu'il y a des gens à esprit revêche qui ne comprennent pas un mot à la vraie civilisation. Tenez, pas plus tard que tout à l'heure, un monsieur de ma connaissance était assez impertinent pour dire :

— J'aurais mieux compris que toute la société de M. Denis Brack se réunît pour manger de l'herbe.

BABYLAS.

MACÉDOINE

Vous savez que Raspail pose sa candidature aux prochaines élections dans la 2^{me} circonscription du Rhône. S'il est nommé — et 1500 citoyens ont déjà déposé leurs voix à son intention dans l'urne des colonnes du *Progrès*, — s'il est nommé, dis-je, on lui prête l'intention de proposer, à la prochaine session législative, un système de gouvernement par le camphre et de donner enfin à ce produit

pharmaceutique la place qui lui est due dans la société.

Je ne connais pas encore tous les détails de la constitution lentement et consciencieusement élaborée par le célèbre chimiste, mais une indiscretion dont s'est rendu coupable un de ses fidèles me permet, cependant, de donner ici un aperçu des bases sur lesquelles repose le projet.

L'Etat sera divisé en quatre-vingt-neuf *camphreries* à la direction desquelles sera préposé un *camphrier*, qui aura immédiatement au-dessous de lui dans la hiérarchie administrative un ou plusieurs *sous-camphriers*, dirigeant les *sous-camphreries*.

Les emplois de *camphriers* et de *sous-camphriers* seront donnés de préférence à des pharmaciens.

Le régime de la *centralisation* sera remplacé par le régime de la *camphrification*. Il y aura la *camphrification* administrative, la *camphrification* artistique, la *camphrification* littéraire et une foule d'autres *camphrifications*.

Quand un Ernest Capitan quelconque aura eu, pour son malheur, les *poings* assez peu liés pour pouvoir commettre un vaudeville idiot et le faire jouer aux Célestins, on dira que c'est une tentative complètement avortée de *décamphrification* littéraire et théâtrale.

Le chef de l'Etat portera le titre de *grand-camphrier*. Les jours de réception il sera assis sur un trône de camphre, permettra à chacun de ses invités de venir se gratter une prise à son siège ; puis les enverra s'asseoir sur les bouchons de bouteilles d'eau sédative rangées dans la salle et disposées en amphithéâtre.

La seule religion reconnue par l'Etat sera le culte du dieu Camphre.

On l'adorera sous les traits de Raspail, modelés dans un bloc de cette substance cristallisée, placé sur l'autel d'un temple en forme de bocal.

Pour récompenser les *camphriers* (citoyens en vieux style) qui se seront distingués dans une branche quelconque de l'industrie, du commerce, des sciences, des arts, etc..., surtout dans la production et la propagation du camphre, il sera créé une décoration honorifique, l'ordre de la cigarette hygiénique, qui sera portée, suivant les grades, à la boutonnière, au cou ou en sautoir.

De même que M. Raspail emploie déjà le camphre à la guérison de toutes les maladies physiques, il se propose, d'ailleurs, de l'employer, en outre, au traitement de toutes les plaies sociales.

A bas la guillotine, cette chose hideuse que des philosophes appartenant à l'école des Dumollard, des Jacques Latour, des Philippe, des Joye, des Delpech, etc... honnissent et vilipendent comme elle le mérite : M. Raspail a quelque chose de mieux que cet affreux appareil : une fois condamné, le coupable est placé sous le récipient d'une vaste machine pneumatique (1), en compagnie d'une bouteille d'eau sédative débouchée ; on tourne la manivelle, le vide se fait, l'ammoniaque s'évapore ; le grand criminel pleure avec abondance : donc il est attendri, le remords a touché son cœur, on peut hardiment le lâcher dans la société, dont il ne tardera pas à faire l'ornement.

Vous êtes en guerre avec la Prusse ? — N'employez plus ces balles coniques qui font des ravages si considérables dans les... rangs de l'humanité.

(1) Instrument à l'aide duquel on fait ressembler un espace limité de l'atmosphère à la boîte crânienne d'un rédacteur de l'*Avant-Garde*.

Chargez-moi vos canons et vos chassepots à la Raspail, c'est-à-dire bourrez-les de poudre de camphre, et feu !..... Un nuage épais et d'une odeur pénétrante se répand dans l'atmosphère. et, tandis que les Prussiens éternuent, vous vous jetez sur eux, vous les faites prisonniers et vous poussez même la cruauté jusqu'à les moucher avec votre propre mouchoir.

La guerre se trouve ainsi réduite à un échange de prises internationales.

Le camphre est grand, et M. Raspail est son prophète.

**

Allan-Kardec, l'inventeur du spiritisme, vient de rendre son âme aux régions éthérées, où elle avait déjà plané, il y a quelque cent ans, en compagnie des âmes destinées à Barnum, à Mangin, à Rossignol-Rollin, à l'épicier Chabert et autres puffistes renommés. Cet habile industriel, qui avait trouvé moyen de se faire des rentes considérables, non avec l'élevage des lapins, mais avec l'élevage des canards..... philosophiques pataugeant dans les mares dites *Livres des médiums, livre des esprits, etc., etc.* cet habile industriel laisse, m'assure-t-on, une fortune d'un million au moins.

Eh bien ! je vais proposer au gouvernement un grand acte d'humanité et de justice réparatrice à accomplir : l'ex-contrôleur de théâtre, Rivail, devenu Allan-Kardec, par la grâce du pseudonymat, a décuplé le nombre des fous et centuplé celui des idiots. Pour ne parler que de ce qui concerne Lyon, nos hospices d'aliénés regorgent de pensionnaires : Saint-Jean-de-Dieu et l'Antiquaille, où il y a quelques années, on eût pu trouver encore de la place pour loger tous les énergumènes des réunions publiques de Paris, ne peuvent plus abriter aujourd'hui qu'une infime minorité des toqués lyonnais.

Je demande donc que le grand détraqueur de toutes ces cervelles soit astreint à payer la casse, que son million soit confisqué et qu'une partie en soit consacrée à entretenir quelques-unes de ses victimes dans la succursale que l'on est forcé de faire construire à Bron.

Il est bien entendu que la confiscation du million d'Allan-Kardec, doit être faite sans préjudice de la confiscation de la fortune personnelle d'Edoux, l'apôtre lyonnais du spiritisme, coupable d'un journal qui, sous le titre de la *Vérité*, crétinise les masses à toute vapeur.

Et vous verrez qu'on sera assez mal inspiré en haut lieu pour ne pas suivre mon conseil.

**

On lit dans les grands journaux de Lyon :
Madame Novelli, élève de Mademoiselle Lenormand, fait l'étude de la main. — JEUNESSE ET BEAUTÉ (procédé anglais).

Ah ça ! de quelle jeunesse et de quelle beauté s'agit-il ici ? Est-ce de la jeunesse et de la beauté de Mme Novelli ? Si oui, à quoi cela importe-t-il aux petits crevés qui veulent faire étudier leur main et qui, si, par hasard, ils ont une teinte de littérature, se représentent sans doute une chiromancienne, sous les traits de la sybille de Cumès, avec un menton et un nez jouant la paire de castagnettes ?

Que diable cela peut-il être ensuite que ce procédé anglais ?

Procédé anglais, je ne te le cache pas, tu m'intrigues profondément !

Après cela, je suis peut-être dans mon tort. Il ne faut s'étonner jamais des cocasseries que met en circulation la quatrième page des grands journaux. Sans compter le *jeune homme protestant* qui avait chargé, l'autre jour, le *Salut public* de lui chercher une femme, n'avons nous pas lu, il y a quelques années, dans le même journal, je crois, une réclame ainsi conçue :

Une veuve jeune et jolie, demande un protecteur et se charge de lui donner de l'agrément. — S'adresser au bureau du journal. (3749)

**

Le *Salut public* racontait, ces jours derniers, que le docteur Chapot, médecin vérificateur des décès, venait de découvrir, vivant encore, un enfant nouveau-né, dans un tiroir de commode, aux Brotteaux.

Cela m'a tout l'air d'une réclame électorale en faveur dudit docteur, qui, s'il est vrai qu'il se présente en concurrence de MM. Bancel et Hénon, ne serait peut-être pas fâché de joindre un titre de plus à ceux de médecin, pompier, sociétaire des vidanges, journaliste, etc... qu'il possède déjà, et de dire dans sa profession de foi, quelque chose comme ceci :

« Christophe-Colomb a découvert l'Amérique, « Vasco de Gama a découvert le cap de Bonne-Espérance et la route des Indes, Vicat a découvert l'insecticide qui porte son nom, Papin a découvert la vapeur, Montgolfier a découvert l'aérostation..... Moi, j'ai découvert.... un « enfant nouveau-né dans un tiroir de commode. »

Je ne serais pas fâché, d'ailleurs, de voir le docteur Chapot arriver un peu au Corps législatif : depuis quelque temps M. Glais-Bizoin se néglige, et l'élément comique fait trop souvent défaut dans les discussions.

Le docteur Chapot y étant et se faisant aider par M. Belmontet, le calino actuel de l'illustre assemblée, on pourrait voir revivre dans le compte rendu officiel, les beaux jours de la parenthèse : (Bryante hilarité).

Le savant docteur n'aurait pour cela qu'à énoncer une proposition du genre de celle-ci, qu'il fit entendre autrefois, dans le cours d'histoire naturelle dont il était chargé à l'École de médecine :

« La queue de cet animal (le lion), Messieurs, « constitue entre ses mains une arme terrible. »

Phrase mémorable dont le souvenir se perpétue et se perpétuera d'autant plus parmi les diverses générations d'étudiants, que celui qui l'avait prononcée reçut, le lendemain, sans même l'avoir demandée, la permission de prendre ses vacances.

POLLUX.

D'après un vieux *Moniteur* du Palais, si le *Courrier* qui est notre *Avant-Garde* marche au Progrès par la *Décentralisation*, il n'y aura plus de *Discussion* et ce sera le *Salut public*.

SIMPLE HISTOIRE

L'*Avant-Garde* (ancien *Refusé*) est un journal dont les rédacteurs sont très-vexés. Voyez un peu s'il y a de quoi : par ce temps où les lorgnons, les faux-cols et les savons d'odeur sont hors de prix,

ils sont obligés, eux, de payer leurs entrées aux théâtres.

Intimidation, menaces, injures, insinuations, prières, courbettes, etc., ils ont tout essayé, soit avant, soit depuis la transformation de leur feuille pour arriver à forcer mons d'Herblay dans les retranchements de son dédain ; mais mons d'Herblay a tenu bon et a continué à boucler quelques mèches réclacitrantes de sa chevelure, de cet air placide que reflète la statue de Jacquard lors même qu'un tiercelet est venu pousser son cri dans son oreille ou lui donner de son aile une chiquenaude sur le nez.

D'entrées permanentes pour la rédaction de l'*Avant-Garde*, point, toujours point. De billets de faveur pour la rédaction de l'*Avant-Garde*, point, toujours point. Ah ! si, cependant : une place de parterre pour l'un d'entre eux, qui avait promis d'être bien sage, et qui tient parole.

Et le prix des lorgnons, des faux-cols, des savons d'odeur monte toujours.

— Ah ! se disent les fines plumes de l'*Avant-Garde*, le directeur des subventionnés continue à se boucher les oreilles ! Ah ! il s'inquiète de nos critiques comme des criaileries d'une femme de plate en ribote (1). Nous allons voir !

Et, là-dessus, avec une opiniâtreté digne d'une connaissance plus approfondie des règles de la syntaxe, ils se mettent à éreinter, avec le directeur, ses artistes. Ah ! le sceptre de la critique était tenu haut et ferme à l'*Avant-Garde*. Les aménités et les gentillesse pleuvaient tous les samedis sur le personnel de nos deux scènes municipales, sur le personnel féminin, surtout, qui ne porte pas de bottes.

On en était arrivé à croire, dans les environs de Lyon, que M. d'Herblay était assez peu délicat pour recruter ses chanteurs et ses comédiens parmi les pensionnaires du bague de Toulon, de Cayenne ou de la Nouvelle-Calédonie. A Villebois, patrie d'un des illustres écrivains de l'*Avant-Garde* et où, par suite, arrivait un numéro de cette feuille, à Villebois, le bruit courut, un instant, que Delabranche avait fait six ans de prison pour avoir volé la voix de Duprez, un jour que celui-ci avait le dos tourné, et que plusieurs des dames de la troupe lyrique sortaient de Saint-Joseph à la suite d'un procès en contrefaçon à elles intenté par la mère Gigogne.

A Lyon, par exemple, les articles du *Refusé* et de l'*Avant-Garde* ne portaient pas, au contraire. Plus cette feuille trouvait mauvais, plus les théâtres étaient fréquentés ; plus les artistes étaient déclarés insupportables, plus on les applaudissait. Le succès était proportionnel à la quantité de bave vomie par ces hydrophobes de la critique.

Quant aux artistes eux-mêmes, les plus insultés d'entre eux imitaient la placidité de leur directeur, et les plus rageurs se bornaient à dire :

On aurait mauvaise grâce à bâtonner la boue qui vous éclabousse et à lui faire un procès.

C'était sagement raisonné. La justice, d'ailleurs, avait, on ne sait pourquoi, pris sous sa protection les rédacteurs de l'*Avant-Garde* : un audacieux qui avait osé cracher à la figure de l'un d'entre eux avait été condamné à 3 francs d'amende, et vous pensez bien que de semblables rigueurs judiciaires donnent tout d'abord à réfléchir.

Un artiste des Célestins, M. Ménéhand, a trouvé,

(1) Pardon, lecteur, de cet idiôme... original, mais j'aime faire parler à mes héros leur propre langage.

ces jours-ci, pourtant, dans sa susceptibilité le courage de tout braver. Il a appliqué la peine du talion et publié la *Lanterne dramatique*.

J'ai lu cet opuscule : ce n'est pas un chef-d'œuvre; cela ne contient dans ses treize pages guère plus d'esprit que n'en ont dépensé dans leurs œuvres complètes les rédacteurs et collaborateurs de l'*Avant-Garde* et du défunt *Refusé*.

Si donc je parle de cette brochure, ce n'est pas, croyez-le bien, pour sa valeur intrinsèque, mais simplement parce qu'elle a amené un résultat inattendu qui m'a frappé.

Dans la *Lanterne dramatique*, prenant à partie le jeune homme au pseudonyme superbe, mais idiot, d'Ernest Capitan (dont je donnerai le véritable nom pour peu qu'on y tienne), M. Ménéhant lui adresse les aménités suivantes :

Petit crevé de la littérature...

Ane qui se revêt de la peau du lion...

Ecorchant la langue française d'une façon scandaleuse.

Critique d'estaminet, élaborant ses articles entre une demi-tasse et une queue de billard, et dont les plaisanteries ont un parfum de taverne qui saisit l'odorat et provoque des nausées...

Fruit sec du journalisme...

Pas méchant (le lecteur traduira)...

Malheureux avec lequel la nature s'est montrée avare;

Pourvu d'une araignée dans le plafond...

Atteint d'aliénation mentale, n'ayant pas conscience de ses actes, agissant sans discernement et ne jouissant pas de ses facultés intellectuelles.

M. Noël, un jeune homme qui ne vit pas mariatement avec la muse de l'inspiration et du beau langage, mais qui, différent en cela de ses lecteurs, est assez satisfait de lui-même pour signer ses tartines de son vrai nom. M. Noël a eu son tour : M. Ménéhant ne le traite guère que de cucurbitacée :

Bourgeonné comme le marronnier du 20 mars et possesseur de pieds qui auraient fait envie à feu Charlemagne.

Figure trahissant une de ces excellentes natures qui vivent dans une atmosphère de clous de girofle, de canelle et de cornichons pimentés.

Etre débonnaire, travaillant avec enthousiasme à l'architecture du cornet, en d'autres termes, garçon épicier.

Bûche de Noël...

Quand j'eus lu les treize pages d'impression qui contiennent ces aménités, une inquiétude traversa mon esprit, car j'ai de la sympathie pour M. Ménéhant.

— Je sais bien, me dis-je, que MM. Capitan et Noël, le premier malgré son pseudonyme terrible, le second malgré la vaste superficie de sa base, ne sont pas aussi dangereux que le picrate de potasse; mais on prétend qu'ils sont aussi explosibles que cette substance chimique :

Je m'attendais donc à une catastrophe analogue, si non dans ses effets, du moins dans son fracas tapageur, à celle de la place Sorbonne. Jugez un peu de mon étonnement, lorsqu'en sortant prudemment ma tête du sable, où je l'avais fourrée, imitant les autruches à l'approche de la tempête, je jetai par hasard les yeux sur le *Salut public* et je rencontrai justement une lettre dans laquelle les deux messieurs, ci-dessus qualifiés, remerciaient M. Ménéhant, le traitaient d'homme d'esprit, d'artiste de talent, etc., etc.....

Je respirai longuement et avec bonheur, car, je vous l'ai dit, je craignais l'explosion; mais je fus surpris, très-surpris, aussi surpris, bien sûr, que M. Ménéhant lui-même, qui s'attendait à recevoir la visite des plénipotentiaires de MM. Edouard

Noël et Ernest Capitan (dont je donnerai le véritable nom, pour peu qu'on y tienne).

La nuit suivante, j'eus une vision : j'avais devant les yeux un tréteau de foire autour duquel stationnait la foule. Sur ce tréteau se trouvaient deux paillasses au visage enfariné, faisant des contorsions et des grimaces et adressant à la foule un de ces boniments bêtes que l'on a entendus partout. Soudain un troisième personnage débouchait de derrière la toile, faisait irruption sur les deux paillasses et leur distribuait une série de soufflets, de coups de bâton dans le dos, et de coups de pied dans les parties charnues qui le prolongent au sud. Quant aux deux patients, à chaque taloche qu'ils recevaient, ils remerciaient avec effusion.

Et la foule de rire aux éclats.

Un de ces éclats me réveilla en sursaut.

On a dit que la lettre de MM. Noël et Capitan était la manière la plus spirituelle de se tirer d'affaire. Je suis pleinement de cet avis, et ce procédé me paraît au moins aussi spirituel que les remerciements des deux paillasses dont je viens de parler. Je sais bien que certaines gens ont dit que le silence eût été encore plus spirituel; mais il y a dans la nature des goûts d'une bizarrerie extravagante.

P. S. — Je lis dans les grands journaux qu'un brillant assaut d'escrime a eu lieu, dimanche, à Lyon, dans la salle d'armes de M. Voland. Quand pareille séance aura lieu, soit chez M. Voland, soit ailleurs, j'engage MM. Capitan et Noël à s'y faire présenter : ils pourront y apprendre, du moins, à ne pas remercier si chaudement les gens qui, comme Ménéhant, ont le courage de leur dire leur fait.

CASTOR.

Comme quoi la candidature du citoyen Raspail met tout le monde d'accord.

Le citoyen Raspail a pris quatre-vingts ans, Et j'entends maintes fois ses rivaux médisants Dire : *Qu'en ferez vous?* En effet son grand âge Pour son œuvre à la Chambre est d'un mauvais présage. Mais à son tour, Raspail à ces discours jaloux, Répond en s'écriant : citoyens, *camphrez-vous!* Et, chacun se payant de la même parole, D'un mutuel accord j'entrevois l'aurole.

THÉÂTRES

Un journal dont le premier numéro paraît le 1^{er} mai ne peut pas, décemment, commencer une série de comptes-rendus sur un théâtre fermé la veille pour un espace de quatre mois. Je me bornerai donc, en ce qui concerne le Grand-Théâtre, à donner rendez-vous, pour le mois de septembre prochain, à ceux de nos chanteurs actuels qui nous reviennent et à leur dire qu'ils trouveront toujours dans les critiques du *Rasoir*, justice, impartialité et, en tous cas, politesse, choses auxquelles la petite presse de Lyon les a peu habitués.

Quant à ceux qui quittent notre scène lyrique, je laisse à leur regard courir ma plume sous la dictée de ma reconnaissance de *dilettante*.

Je souhaite :

A M. Delabranche, une dose de satisfaction égale à celle que m'a procurée sa belle et grande voix, son bon goût et son tact comme chanteur, sa réserve intelligente comme tragédien.

A M. Méric, un public appréciateur du véritable talent et n'exigeant pas, pour une voix de baryton, le timbre et l'ampleur d'un organe de basse chantante.

A M^{lle} Moreau, l'éternelle fraîcheur de sa voix douce, veloutée et harmonieuse comme la flûte de Toulouse, les sympathies des amateurs d'art, des admirateurs de la beauté et, surtout, l'estime de ce qu'on appelle les honnêtes gens dans toutes les acceptations du mot.

A M. Anthelme Guillot, un juge plus impartial et abusant moins du *moi* que M. Z..... du *Salut public*.

A M^{lle} Singlée, un engagement spécial lui permettant de n'aborder à l'avenir que les rôles à vocalises.

Aux Célestins, je ne vois rien pour le moment de bien saillant à rapporter. Je fourbis ma plume pour les prochains débuts à ce théâtre, et, en attendant, je signalerai ce qui est digne d'être signalé.

Le rideau de notre deuxième scène se lève toujours de temps à autre sur la comédie (va pour comédie, puisque la langue française est pauvre), sur la comédie de M. Ernest Capitan. Cela n'est ni meilleur ni plus mauvais que les autres tentatives de décentralisation théâtrales qui ont été faites jusqu'à ce jour, et, si l'on n'a pas besoin de retenir l'auditoire *pièds et poings liés* sur les banquettes, il n'y a pas non plus d'exemple qu'on ait dû enfermer personne à domicile ou attacher aucun citoyen au bateau de son lit pour l'empêcher d'accourir à la représentation de cette œuvre.

A l'appui de cette assertion, je constate, en passant, un fait :

L'autre jour ce lever de rideau a eu pour spectateurs :

1° Les banquettes;

2° Les ouvreuses tricotant leur bas;

3° L'orchestre, retenu par le sentiment du devoir, comme la vieille garde à Waterloo;

4° M. Ernest Capitan lui-même, se mirant dans son œuvre et applaudissant les passages à effet.

En plaçant au répertoire des Célestins la pièce d'un rédacteur de l'*Avant-Garde*, M. d'Herblay a, toutefois, obtenu un résultat, peu appréciable, j'en conviens, peu apprécié même, mais enfin un résultat : ce journal n'éreinte plus, pardon! n'engueule plus les artistes. Autant ces derniers étaient dépourvus de talent autrefois, autant ils en sont farcis aujourd'hui.

Qu'a-t-il fallu pour opérer ce miracle? — Peu de chose, allez!... Tout simplement introduire sur la scène les périodes ronflantes de *Poings liés*, faire passer les artistes dans l'atmosphère vivifiante de la prose de M. Capitan, et voilà! Ça n'est pas plus malin!

Ah! c'est qu'il n'est rien de tel, pour régénérer et transformer les qualités douteuses d'un comédien, comme de le rendre l'interprète d'une grande œuvre. *Poings liés*, voyez-vous, c'est bel et bien la fontaine de Jouvence de l'art. Plongez-y un talent à cheveux blancs, et vous l'en retirerez orné d'une chevelure soyeuse et d'un noir à faire honte à l'ébène.

M. Capitan, vous le savez.

Un regard de Louis enfantait des Corneilles.

Eh bien! daignez jeter un coup d'œil sur M. et M^{me} Jérôme Coton, donnez-leur un rôle dans votre prochain chef-d'œuvre, et l'univers, étonné, assistera à la résurrection de Talma et de Rachel.

LADISLAS.

Pour les abonnements, s'adresser chez M. Evrard, rue Impériale, 52.

On peut envoyer toutes sortes de communications à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR, rue Belle-Cordière, 14, Lyon.

Ou bien jeter les lettres, correspondances, articles et renseignements dans la boîte de l'imprimerie, la première dans l'allée, rue Belle-Cordière, 14.

Le Gérant-responsable, A. CHÉRANCÉ.

Lyon. — Imp. d' Aimé VINGTINIÈRE, rue Belle-Cordière, 14.